

L' Abeille.

6me Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

6me. Année.

VOL. VI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 19 JANVIER 1854

No. 15.

L'IMMORTALITE DE L'AME.

D'où vient de mon âme l'ardente inquiétude ?
En vain je promène mes jours
Du loisir au travail, du repos à l'étude ;
Rien n'en saurait finir la vague incertitude,
Et les tristes dégoûts me poursuivent toujours.

Des voluptés essayons le délire.
Couronnez-moi de fleurs, apportez-moi ma lyre ;
Grâces, plaisirs, amours, jeux, ris, accourez tous !
Que le vin coule !

Que mon pied foule
Les parfums les plus doux !
Mais quoi ! déjà la rose pâhissante
Perd son éclat, les parfums leur odeur ;
Ma lyre échappe à ma main languissante.
Et les tristes ennuis sont rentrés dans mon cœur

Volons aux plaines de Bellone :
Peut-être son brillant laurier
A mon cœur va faire oublier
Le noir chagrin qui l'environne.
Marchons : déjà la charge sonne,
Le fer brille, la foudre tonne,
J'entends heurter le fier coursier ;
L'acier retentit sur l'acier ;
L'Olympe épouvanté résonne
Des cris du vaincu, du vainqueur ;
Autour de moi le sang bouillonne :
A ces tableaux mon cœur frissonne,
Et la pitié plaintive a crié dans mon cœur.

D'un air moins turbulent l'ambition m'appelle,
Sublime quelquefois, et trop souvent cruelle :
Pour commander, j'obéis à sa loi.
Puissant dominateur de la terre et de l'oncle,
Je dispose à mon gré du monde,
Et je ne puis disposer de moi
Ainsi d'espérances nouvelles
Toujours avide, et toujours dégoûté,
Vers une autre félicité
Mon âme ardente étend ses ailes,
Et rien ne peut calmer, dans les choses mortelles,
Cette indomptable ardeur de l'immortalité.

Lorsqu'en mourant le sage eût dit
Au décret éternel dont tout subit la loi,
Un Dieu lui dit : " J'ai réservé pour moi
L'éternité qui te précède ;
L'éternité qui s'avance est à toi. "

Ah ! que dis-je ? écartons ce profane langage.
L'éternité n'admet point de partage.
Tout entière en toi seul Dieu sut la réunir ;
Dans lui ton existence à jamais fut tracée.
Et déjà ton être à venir
Était présent à sa vaste pensée.

Sois donc digne de ton auteur ;
Ne ravale point la hauteur
De cette origine immortelle !
Eh ! qui peut mieux t'enseigner qu'elle
A braver des faux biens l'éclat ambitieux ?
Que la terre est petite à qui la voit des cieux ?
Que semble à ses regards l'ambition superbe ?
C'est de ces vers rampants dans leur humble cité,
Vils tyrans des gazons, conquérants d'un brin d'herbe,
L'invisible rivalité.
Tous ces objets qu'agrandit l'ignorance,

Que colore la vanité,
Que sont-ils, aperçus dans un lointain immense,
Des célestes hauteurs de l'immortalité !
[à continuer]

DELLI.E

CORRESPONDANCE

DE

L'ASSOMPTION.

Monsieur le Rédacteur,

Selon ma promesse je vous envoie
ici la fin de ma correspondance sur l'au-
tiquité.

Les premiers rois de la Grèce furent
des Egyptiens, ou des Phéniciens venus
pour y fonder des colonies ; les premiers
fondèrent Athènes, et les seconds, Spar-
te, les deux principales villes de la Grèce
antique. Les Egyptiens y répandirent
cet esprit de sagesse qui fait toute la
gloire de leur patrie ; ils inspirèrent aussi
ce courage qui fit soutenir aux Grecs
les attaques des rois de Babylone, qui leur
fit remporter la victoire sur les armées in-
nombrables de Darius et de Xerxès. Les
Grecs aimaient la liberté, " mais une liber-
té soumise aux lois. " Quelque beau que
fut cet amour, il eut cependant des suites
funestes : il produisit l'éternelle rivalité
de Sparte et d'Athènes. Les citoyens de
ces deux villes répandirent leur sang dans
des guerres civiles nées de l'orgueil.
Malgré ces dissensions les sciences étaient
cultivées à Athènes avec un succès qui
ne fut surpassé que par le peuple français ;
il n'y a peut-être que le siècle de Louis XIV
qui soit au-dessus de celui de Périclès.
Cette époque est célèbre par des chefs-
d'œuvre en tout genre. Hérodote et Thu-
cydide écrivaient l'histoire ; Phidias éton-
nant de ses statues et Zeuxis de ses ta-
bleaux ; Pindare chantait les vainqueurs
des jeux Olympiques ; Sophocle, Euripi-
de, enrichissaient le théâtre grec de tra-
gédies qui ont servi de modèles aux tra-
giques français ; Socrate remplissait le
monde du bruit de sa sagesse ; enfin Péri-
clès remuait à son gré le peuple d'Athè-
nes par son éloquence, et enrichissait sa
patrie d'édifices magnifiques, de l'Odéon
et du Panthéon, dont les restes sont encore
si grands.

Il n'est pas nécessaire de vous parler
des illustres guerriers qui portèrent à un
si haut degré de gloire les armes grecques ;

vous connaissez aussi bien que moi le dé-
vouement de Léonidas aux Thermopyles
le zèle de Pelopidas et d'Epamondas
pour la délivrance de leur patrie asservie,
par les Spartiates, la prudence de Thémis-
tocle à Salamine, bataille qui fut si funes-
te à la flotte du grand roi, le courage de
Cimon et de tant d'autres héros dont l'his-
toire me mènerait au-delà du but que je
me suis proposé.

Aucun peuple ne fit preuve de plus d'in-
constance, de plus de légèreté que les
Grecs ; c'est surtout chez les Athéniens
que se fait remarquer ce caractère. Le
gouvernement d'aucun pays n'éprouva
tant de changements, ne passa par tant de
phases que celui d'Athènes. D'abord mo-
narchique sous les rois Egyptiens, il fut
bientôt remplacé par la démocratie qui su-
bit elle-même plusieurs modifications. Elle
fut absolue dans son origine, puis res-
treinte sous les archontes, enfin abolie
par les Pisistratides. Après leur chute le
peuple eut de nouveau le pouvoir ; mais il
le perdit bientôt sous le gouvernement
des trente tyrans que lui imposa Sparte.
La démocratie s'était de nouveau réta-
blie lorsque Alexandre parut. C'est sur-
tout dans son ingratitude envers ses
grands hommes que se montre l'incons-
tance d'Athènes. Un effet, elle paya soit
par l'exil, soit par les fers, soit par le poi-
son presque tous ceux qui contribuèrent
le plus à sa gloire, à sa puissance ; tel
fut le sort injuste qu'elle fit éprouver à
Miltiade, à Thémistocle, à Alcibiade, à
Aristide, à Socrate, à Cimon après les
avoir comblés d'honneur. Les Athéniens
se montraient même quelquefois cruels,
comme on le voit par ce jugement contre
six généraux qu'ils condamnaient à mort
parce qu'une tempête les avait
empêchés de faire donner la sépulture à
ceux qui avaient péri dans un grand com-
bat naval. Les mœurs des Spartiates
étaient entièrement différentes de celles
des Athéniens. Lycurgue et Solon a-
vaient bien compris cet état de choses, et
leurs lois étaient proportionnées au carac-
tère des deux peuples. Lycurgue dé-
fendit les beaux arts, et Solon les encou-
rageant ; celui-ci ne fit aucun règlement
sur l'éducation des enfants, tandis que
celui-là les assujettit à une loi dure qui